



RICHARD CONNELL

**le plus dangereux
des jeux**

LA PETITE COLLECTION DES ÉDITIONS DU SONNEUR



L'éditeur tient à remercier Christophe Sediarta et les éditions
La Dernière Goutte de l'avoir mené sur la piste de *ce plus
dangereux des jeux*, ainsi que Xavier Legrand-Ferrière
et *Le Visage vert* d'avoir rendu cette publication possible.

Cette traduction a paru pour la première fois dans la revue
de littérature *Le Visage vert* n° 24 (juin 2014).

© Les Éditions du Sonneur, 2020

ISBN: 978-2-37385-205-9

Dépôt légal: avril 2020

Conception graphique: Sandrine Duvillier

Titre original: *The Most Dangerous Game*

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

RICHARD CONNELL

le plus dangereux des jeux

Traduction de l'anglais (États-Unis)
et postface de Xavier Mauméjean



– LÀ-BAS, SUR LA DROITE, quelque part, il y a une grande île, dit Whitney. Elle est assez mystérieuse.

– Quelle est cette île ? demanda Rainsford.

– Les anciennes cartes l'appellent « Piège à Bateaux », répondit Whitney. Un nom qui en dit long, pas vrai ? Les marins ressentent une peur étrange à son endroit. Je ne sais pas pourquoi. Un genre de superstition...

– Je ne la vois pas, rétorqua Rainsford qui tentait de percer la nuit tropicale dont les ténèbres moites enveloppaient le yacht.

– Vous avez de bons yeux, fit Whitney en riant. Je vous ai vu cibler un élan à plus de trois cents mètres, alors qu'il se déplaçait dans des

fourrés d'un brun d'automne ; mais cependant, vous ne pouvez voir sur une distance d'environ six kilomètres, à travers une nuit sans lune des Caraïbes.

– Je n'y verrai pas à trois mètres, admit Rainsford. Pouah ! on croirait du velours mouillé.

– Il fera plus clair à Rio, promet Whitney. Nous devrions y être dans quelques jours. J'espère que les fusils à jaguar sont arrivés de chez Purdey. Nous devrions avoir quelques belles chasses le long de l'Amazone. Beau sport, la chasse.

– Le plus beau sport du monde, confirma Rainsford.

– Pour le chasseur, rectifia Whitney. Pas pour le jaguar.

– Ne dites pas n'importe quoi, Whitney. Vous êtes un chasseur de gros gibier, et non un philosophe. Qui se soucie de ce qu'éprouve un jaguar ?

– Peut-être le jaguar, remarqua Whitney.

– Bah ! Ils n'ont pas d'intelligence.

– Et pourtant, j’ai tendance à penser qu’ils comprennent au moins une chose : la crainte. La crainte de la douleur et celle de la mort.

– Absurde, dit Rainsford en riant. Cette chaleur vous ramollit, Whitney. Soyez réaliste. Le monde est composé de deux classes : les chasseurs et les chassés. Par chance, vous et moi sommes des chasseurs. Pensez-vous que nous ayons dépassé l’île, maintenant ?

– Impossible à dire dans ces ténèbres. Je l’espère.

– Pourquoi ? demanda Rainsford.

– L’endroit a, disons, une certaine réputation. Plutôt mauvaise.

– Cannibales ? suggéra Rainsford.

– Vous n’y êtes pas. Même les cannibales refuseraient de vivre dans pareil endroit, oublié de Dieu. Et pourtant, il figure en bonne place dans les croyances des marins. Avez-vous remarqué combien l’équipage était sur les nerfs, aujourd’hui ?

– C’est vrai, maintenant que vous le dites, il semblait bizarre. Même le capitaine Nielsen...

– Oui, même ce vieux Suédois aguerri qui n’hésiterait pas à se présenter devant le diable pour lui réclamer du feu. Ses yeux d’un bleu sans éclat avaient en eux quelque chose que je n’avais jamais vu auparavant. Tout ce que j’ai pu tirer de lui est que « cet endroit ne dit rien qui vaille aux gens de la mer, Monsieur ». Puis il a ajouté d’un ton grave : « Vous ne sentez rien ? C’est comme si l’air qui nous entoure était empoisonné. » Maintenant, n’allez pas rire si je vous avoue ceci : j’ai en effet senti quelque chose qui m’a soudainement glacé les os. Il n’y avait pas de brise. La mer était aussi plate qu’un miroir. Nous approchions alors de l’île. J’ai ressenti un effroi soudain qui a pétrifié mon esprit.

– Pure imagination ! dit Rainsford. Un seul marin superstitieux peut contaminer tout le bord de sa crainte.

– Possible. Mais parfois je pense que les marins sont dotés d'un sens qui les avertit lorsqu'ils sont en danger. Que le mal est quelque chose de tangible qui a ses longueurs d'onde, tout comme le son et la lumière. Ou, pour le dire autrement, qu'un lieu maléfique diffuse ses vibrations néfastes. Quoi qu'il en soit, je me réjouis que nous nous éloignions de cette zone. Bien, je crois que je vais rentrer, Rainsford.

– Je n'ai pas sommeil. Je vais fumer encore une pipe sur le pont arrière.

– Dans ce cas, bonne nuit, Rainsford. Je vous verrai au petit-déjeuner.

– Parfait. Bonne nuit, Whitney.

Tandis que Rainsford se tenait là, assis, aucun bruit ne troublait la nuit à l'exception du rythme sourd des machines qui menait à bonne allure le yacht à travers les ténèbres, ainsi que la vibration et le clapotement dus à l'action des hélices.

Étendu sur son transat, Rainsford tirait nonchalamment quelques bouffées de sa pipe

favorite en bruyère. La torpeur sensuelle de la nuit le gagnait.

« Il fait si noir, pensa-t-il, que je pourrais dormir sans fermer les yeux ; la nuit me tiendrait lieu de paupières. »

Un bruit sec le fit soudain sursauter, venu de loin, en provenance de la droite – ses oreilles expertes en ces choses ne pouvaient s'y tromper. À nouveau ce son, et une fois encore. Quelque part à distance, dans la noirceur, quelqu'un avait tiré trois coups de feu.

Intrigué, Rainsford se redressa brusquement et se précipita vers le bastingage. Il darda son regard dans la direction d'où avaient retenti les tirs, ce qui revenait à s'évertuer à voir au travers d'une couverture. Il sauta sur la rambarde, en s'efforçant de se maintenir d'aplomb, afin de gagner en hauteur de vue. Sa pipe heurta un cordage et lui tomba de la bouche. Il s'élança afin de la rattraper. Un cri bref, rauque, s'échappa de ses lèvres lorsqu'il comprit

avoir perdu l'équilibre après s'être trop penché. Le cri fut coupé net lorsque les eaux de la mer des Caraïbes, tièdes comme du sang, se refermèrent au-dessus de sa tête.

Il lutta pour gagner la surface et tenta de hurler, mais les vagues provoquées par le yacht filant à toute allure le giflaient ; et l'eau salée s'engouffrait dans sa bouche, l'étranglant, le faisant suffoquer. Avec l'énergie du désespoir, il entreprit de nager furieusement, à longues brassées, vers les lumières du navire qui s'éloignait, mais il s'arrêta avant d'avoir parcouru cent cinquante mètres. Il avait recouvré en partie son sang-froid ; ce n'était pas la première fois qu'il se retrouvait dans une situation délicate. Il y avait une chance que quelqu'un à bord ait entendu ses cris, un espoir minime qui s'ame nuisait à mesure que le bâtiment poursuivait sa course. Il se débarrassa non sans peine de ses vêtements en hurlant de toutes ses forces. Les lumières du yacht s'estompèrent jusqu'à

n'être que de pâles lucioles. Puis elles furent englouties dans la nuit.

Rainsford se souvint des coups de feu. Ils provenaient de la droite. Déterminé, il nagea dans cette direction, à longues brasses mesurées, économisant ses forces. Durant un temps qui lui parut sans fin, il lutta ainsi contre les flots. Avec désespoir, il commença à compter ses brasses. Une centaine encore, il en était capable, après quoi...

Rainsford entendit un bruit. Un hurlement aigu surgissant des ténèbres, celui d'un animal au comble de l'angoisse et de la terreur.

Impossible d'identifier la bête à l'origine de cette plainte. Il ne chercha d'ailleurs pas à le faire mais nagea dans cette direction, porté par une vitalité ranimée. À nouveau il entendit le cri avant qu'un bruit sec, haché, ne le coupe.

– Coup de pistolet, murmura Rainsford sans s'arrêter de nager.